

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



GERMAINE
CHAUMEL
PROFESION
PHOTOGRAPHE

et aussi

- La Retirada (suite)
- Le compoix de Blagnac
- Les Dewoitine D338

Revue Semestrielle d'Histoire Locale - n°46 (Novembre 2013)

Sommaire

Germaine Chaumel	1
Petite histoire du compoix à Blagnac	29
La Retirada : nouveaux témoignages	32
Le crash de l'Armagnac	43
Les Dewoitine D 338	46

Responsable de publication : Alain Lauret

Comité de rédaction :

Lucien Alemanni - Suzanne Béret -
Christiane Combelles -
Anne-Marie Ducos de Lahitte -
Monique Lanaspèze -
Alain Lauret - Jean-Louis Rocolle -
Jacques Sicart - Jeannette Weidknnet
Maquette : Philippe Garcia

N° ISSN 1169-4408

Revue éditée par l'association
Blagnac Histoire et Mémoire
Siège social : 97, Vieux Chemin de Grenade
31700 BLAGNAC

blagnachistoire.e-monsite.com



Numéro spécial
**Les Blagnacais
pendant la Grande Guerre**



Numéro spécial
**Les Blagnacais
pendant la Seconde Guerre
mondiale**



Numéro spécial
Blagnac et ses rues

Une de couverture :
Républicains espagnols à l'Hospice de France
cliché Germaine Chaumel



Billets émis entre 1931 et 1937
sous la Seconde République
Espagnole
(collection François Herencia)

Demandez-les au **06 78 41 32 37**

Germaine Chaumel : regards, témoignages sur les années 1935-1950

Du 20 novembre 2012 au 24 février 2013 une exposition remarquable – et remarquée – s’est tenue, à «l’Espace EDF Bazacle» à Toulouse. Elle était consacrée à la photographe Germaine CHAUMEL.



Sur les lieux, dans une des présentations de l’artiste, on pouvait lire, dès le début du texte, la phrase suivante : *“Totalemt oubliée de l’histoire actuelle de la photographie, Germaine Chaumel fut pourtant l’une de ses plus remarquables servantes entre 1935 et le début des années 1950 ⁽¹⁾”*. Cette affirmation est peut-être vraie pour les toutes jeunes générations toulousaines. Toutefois sans remonter bien loin dans le temps, elle ne s’applique ni au Toulouse des années 1990, ni au Blagnac de cette même époque ni bien sûr, au Blagnac actuel. En effet, déjà en 1992 à la Maison de l’Histoire à Blagnac, en 1994 à l’Espace du Château d’eau, en décembre 2007 à Odyssud ⁽²⁾, en 2009 à la mairie de Toulouse, des expositions affichent un large aperçu des productions de l’artiste photographe. Enfin à l’Espace des Expositions (Espace Germaine Chaumel), Place des Arts à Blagnac, seront exposés une cinquantaine de clichés, dont un grand nombre inédit. Et sa collection de documents, actuellement en dépôt aux Archives municipales de Toulouse, a une incontestable valeur artistique, historique ou sociale. En effet, ce fonds, qui dépasse les vingt mille clichés, est loin de laisser indifférents aussi bien les passionnés de l’art photographique, les amateurs ou les curieux, que les historiens ou les spécialistes des périodes qu’elle a couvertes.

Germaine Chaumel est née à Toulouse le 22 novembre 1895, dans un milieu d’esthètes : son père était passionné de peinture, sa mère une pianiste appréciée, son oncle un photographe portraitiste de renom ⁽³⁾. Dès lors, il n’est pas étonnant que dès son plus jeune âge elle manifeste des goûts artistiques particulièrement marqués. Élève brillante du Lycée Saint-Sernin de Toulouse, elle excelle dans les arts plastiques, le dessin et la musique. Et cette

initiation marquera toute sa carrière professionnelle. Ainsi, par exemple, dès 1925 elle s'illustre en tant que cantatrice, sous le nom d'Anny Morgan aussi bien sur scène, au Théâtre du Capitole dans des premiers rôles (Marguerite de Faust, Marion des Saltimbanques, etc...) qu'à la radio, au micro de "Radio-Toulouse" poste d'audience nationale. Elle aurait pu faire une brillante carrière dans cette voie. Elle avait le talent et les capacités pour cela.

La photographe d'art

Mais sa véritable passion reste avant tout la photographie. Dès 1930 elle fréquente le "Photo-Club Toulousain" où elle s'approprie les techniques liées à cet art : appareils, pellicules, prises de vue, développement et tirages. Elle affine les dons qui sont en elle et, rapidement elle maîtrise toutes les subtilités de l'art de la photographie. Au contact des membres éminents de cet aréopage elle fait émerger ce qui caractérisera son style fait d'originalité, de spontanéité, de naturel, mais aussi d'humour et de tendresse. Elle s'est formée et bientôt l'élève se détache du groupe qu'elle estime marqué par un académisme dépassé. Dès lors, elle devient l'inspiratrice, l'égérie, de tout ce qui compte dans le domaine de la photographie nouvelle. Elle innove, elle crée, elle expose ⁽⁴⁾. Sa technique, son style font école. Sa fille Paqui, sa petite-fille Pilar, une de ses biographes, Elerika LEROY, insistent sur le fait que "c' était une femme en avance sur son époque" ... "en avance sur tout ⁽⁵⁾". En effet parfois bien des années après, des éléments de son œuvre sont alors tout à fait dans l'air du temps. Consciemment ou non ses productions inspirent fortement des photographes à la renommée bien assise. Il y a, en tout cas, une parenté évidente entre le "Baiser de l'Hôtel de Ville" de DOISNEAU, et le baiser du "militaire partant à la guerre" de Germaine CHAUMEL, à la différence près que le premier cliché est une scène arrangée, alors que le second, réalisé une dizaine d'années plus tôt, est authentique et pris sur le vif. On peut aussi retrouver encore des similitudes entre "la rentrée des classes de 1938" de Germaine CHAUMEL et "l'écolier" de Robert DOISNEAU (1956).

En avance sur son époque toujours lorsqu'elle est, en 1936, à l'origine du "Cercle photographique des XII". Dix années plus tard, après la guerre, à Paris, est créé comme une réplique, comme un "retirage", un club de

photographes sous le nom de "Groupe des XV". On y retrouve d'ailleurs Yan DIEUZAIDE dont Germaine CHAUMEL avait parrainé l'admission, vers 1937, dans le cercle photographique des XII. Notons à ce sujet que les règles d'adoption par le groupe sont draconiennes. Il faut pour être intégré, que le postulant soit accepté à l'unanimité. L'exigence des membres de ce club et de Germaine CHAUMEL en particulier, est sans concession afin que les productions présentées aux divers salons ou expositions soient reconnues à leur juste valeur et récompensées en conséquence. Or ces œuvres se caractérisent par le souci "poétique" des membres de capter "le quotidien aussi bien des hommes et des femmes que des enfants dans leur travail ou dans leurs loisirs ⁽⁶⁾". C'est bien ce qui ressort des travaux de Germaine CHAUMEL qui sait privilégier l'aspect insolite mais cependant naturel et spontané d'une situation : sous son regard acéré, le banal devient inattendu et admirable : voyez par exemple ce qu'elle sait suggérer à partir d'une simple pile d'assiettes ou de quelques pots de confitures posés sur un napperon. Admirez le cliché de "l'éléphant du cirque Debureau". L'énorme animal dressé domine dans un triangle parfait, le corpulent dompteur qui semble néanmoins tout à fait à son aise sous cette masse qui, visuellement l'écrase. Et rapprochez cette scène du tableau créé par Richard AVEDON : "Dovima avec des éléphants au cirque d'hiver" où l'auteur a cherché avant tout à soigner une mise en scène artificielle.

Voyez aussi les deux "chemineaux" surpris lors de leur repos, sans doute sur un talus au bord de l'eau. Deux compères qui bavardent, l'un étonnant l'autre par ses propos. Et cette extraordinaire «Gitane avec son ours», bardée de hardes... et de fierté farouche !

Loin de retoucher une épreuve, comme le fit par exemple Lucien LORELLE pour une affiche destinée à la Croix-Rouge ⁽⁷⁾ (page ci-contre), elle met le doigt sur la misère d'une famille grâce à un cliché d'une humanité et d'un naturel saisissants (voir p. 9). Mais au-delà du cliché c'est la sensibilité propre de la photographe qui transparaît, au-delà du pittoresque de la scène émerge la préoccupation sociale de l'époque : les années 1936/39, les années du Front Populaire. Et c'est en ce sens que ce type de photographie représente un document exceptionnel sur les moments qui ont précédé la Seconde Guerre mondiale.

En avance sur son temps enfin lorsqu'elle ne se laisse pas enfermer dans les

UNE AFFICHE POUR LA CROIX-ROUGE

L'ILLUSTRATION D'UN SCÉNARIO IMPOSÉ PAR LE CLIENT OU LES CIRCONSTANCES

Comme la photographie publicitaire est proche, ici, du cinéma. C'est bien une séquence de scénario que le photographe met en image. Mais comme il n'a pas le mouvement à sa disposition, ni même une suite d'images pour raconter une histoire, que doit-il faire? Il doit concevoir sa mise en scène en vue de présenter :

- soit le départ d'une action ;
- soit le point culminant de cette action ;
- soit son geste final.

Ici, il a choisi le départ d'une action. Cette jeune mère, dans la misère, qui est un reproche vivant à l'égard de l'égoïsme des hommes, on s'attend à ce qu'elle s'élançe brusquement vers nous en jetant un cri d'appel ou de désespoir, à nous faire rougir de honte. Du point de

vue technique toute la scène est éclairée par des pinceaux de lumière, sans ambiance. Elle fut tout d'abord répétée par le personnage principal (non professionnel) portant un paquet et non un petit enfant, comme on peut le voir ci-dessous. Une trouvaille d'éclairage, tenant à un détail, mais essentiel : les yeux de la jeune maman ne reflètent aucun point lumineux.

Il est facile de voir, en comparant la photo ci-dessous à la photo en pleine page ci-contre, quelles modifications furent apportées après critique de la photo d'étude. L'affiche traitée en simili deux tons fut posée dans toutes les grandes villes de France et rappelée par des affichettes dans la plupart des immeubles des grandes villes. Elle disait : « Aidez-nous ! » Anecdote émouvante : beaucoup de bienfaiteurs adressèrent leurs dons à la Croix-Rouge en spécifiant qu'ils désiraient qu'ils fussent remis à la maman qui figurait sur l'affiche.



*Couper
cette
surface
(2 doigts
au lieu
d'un)*

*à Remy faire par la
Lampette.*

ne pas conserver de bague

*il serait préférable
que le modèle portât
un blazer au lieu
d'un tailleur*

*à équilibrer
(mettre un biberon)*

*ombrer
davantage*



Transformation d'une photo de Lucien Lorelle pour une affiche destinée à la Croix-Rouge

contraintes des règles sociales qui régissent les comportements attendus des femmes jusqu'aux années quarante-cinquante. Ainsi, elle ose des photos de nus de corps féminins, elle se permet de prendre des portraits de femmes, cigarettes à la main ! Et elle n'hésite pas à se lancer dans un métier que l'on voyait, à l'époque, essentiellement réservé aux hommes : celui de reporter photographe.

La reporter photographe

Dès 1935 elle est devenue reporter pour la presse régionale, "La Dépêche du Midi", puis "l'Express du Midi". Germaine CHAUMEL, photographe des grands ou petits événements régionaux, capte aussitôt l'attention des directeurs ou rédacteurs de cette presse qui remarquent la qualité de son travail. Aussi, bientôt après, elle collabore à "l'Indépendant de Perpignan" puis avec la presse nationale : "Paris-Soir" ou "l'Illustration". Au moment où les femmes reporter-photographes sont encore relativement rares, le prestigieux "New York Times" fait d'elle l'une de ses correspondantes. Elle couvre les grands événements qui font l'actualité : les grèves des années 1936/1938, le Front populaire, l'entrée en France des réfugiés espagnols, la déclaration de guerre, l'arrivée des réfugiés du Nord de la France et de Belgique, les répercussions de la "Drôle de Guerre" sur les habitants de la région...

Elle témoigne de la vie quotidienne sous le régime de Vichy, puis de l'occupation, parfois avec compassion et sollicitude, parfois avec froideur et distanciation, parfois avec humour, comme ce vélo-taxi déambulant, solitaire, dans une rue de Toulouse, ou ces enfants, les bras chargés de légumes illustrant le thème du "Secours national à la campagne" (voir p. 10). Parfois aussi avec un culot qui frise la témérité (voir p. 12) ! Elle atteste surtout, au travers de la neutralité des clichés, l'évolution de l'état d'esprit d'une partie des Français, qui opportunistes, fatalistes ou attentistes, passent de la gouvernance du Maréchal Pétain à celle du Général de Gaulle avec le même enthousiasme.

Témoignage, certes, mais sa compassion pour autrui, sa pudeur lui interdisent de prendre des scènes de violence ou de mort, auxquelles, inévitablement elle a dû être confrontée du fait de son travail. (Ainsi le soir du 19

août 1944, à deux pas de chez elle, rue d'Astorg, le local de la Croix Rouge recevait les dépouilles des victimes des combats et nombreux sont les Toulousains du quartier qui ont pu les apercevoir, sortis de l'arrière d'un camion).

L'habitante de Blagnac

Germaine CHAUMEL venait plus ou moins régulièrement passer quelques jours de repos et de détente à Blagnac lorsque ses activités trépidantes lui en laissaient le loisir. Bien sûr, si un événement remarquable l'appelait professionnellement dans cette commune, elle ne manquait pas d'en saisir l'actualité en tant que reporter photographe. C'est le cas, en 1937, lorsqu'elle couvre, pour la presse locale, le premier meeting aérien de Blagnac⁽⁸⁾. Mais elle est, de novembre 1942 jusqu'en août 1944, dans l'impossibilité de se rendre dans sa maison car l'armée allemande la réquisitionne et en saccage une bonne partie avant de s'enfuir !

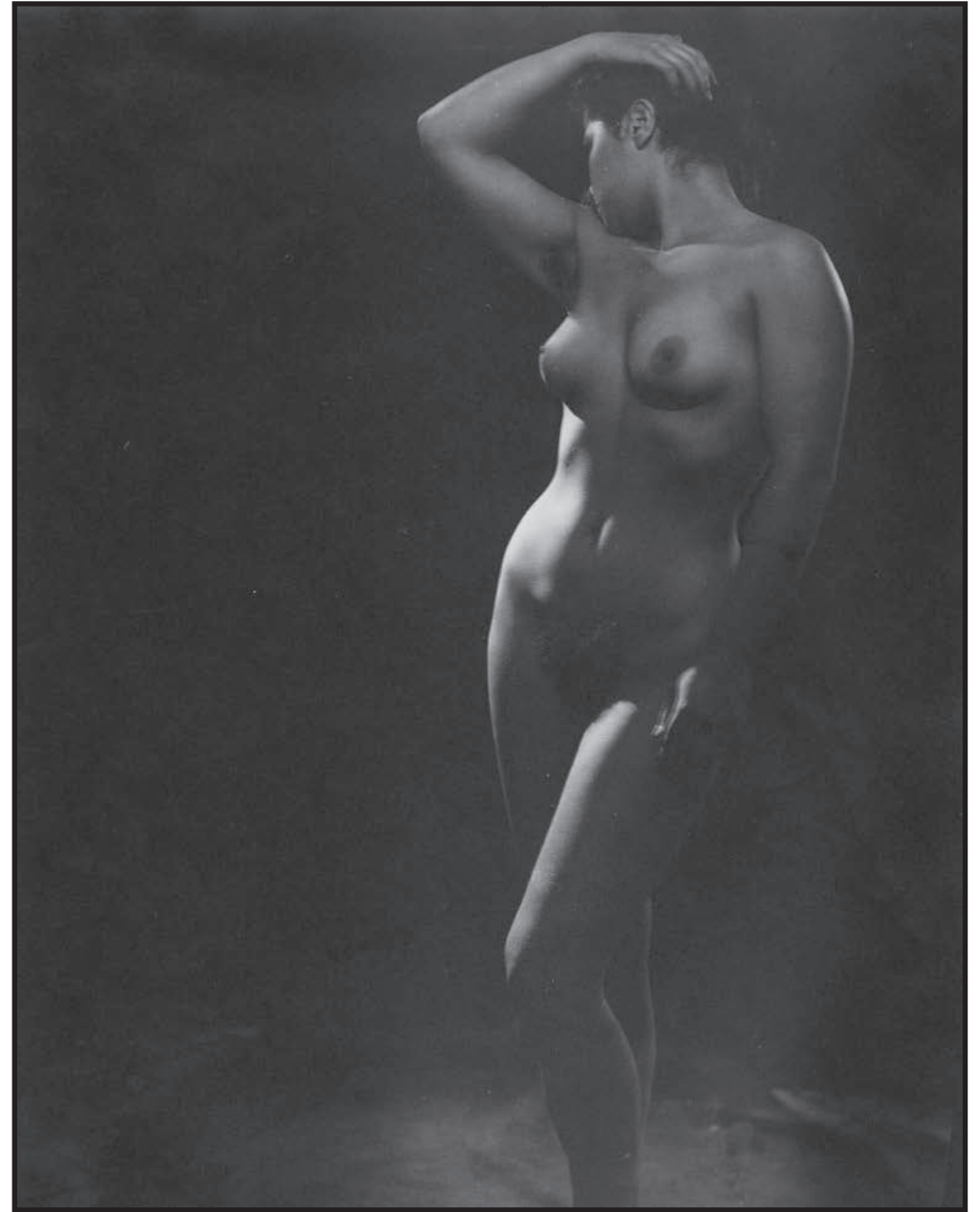
C'est au début des années 1960 qu'elle s'installe définitivement, jusqu'à sa mort en 1982, dans cette ville. Elle revient passer une retraite bien méritée dans la propriété familiale de Blagnac où elle emploiera ses loisirs à s'occuper de ses nombreux animaux : oiseaux, écureuils, chiens et chats qu'elle accueille, qu'elle recueille, qu'elle nourrit et qu'elle soigne. Elle se perfectionne dans l'art culinaire, elle se passionne pour l'histoire⁽⁹⁾...

Ce contact plus permanent avec sa famille et ses proches est l'occasion aussi, pour ceux-ci, de mieux apprécier sa personnalité et ses qualités humaines qui apparaissent alors pleinement : un heureux mélange de gaieté, d'insouciance, d'esprit bohème, de bonté et d'indulgence allié à la rigueur et à la curiosité intellectuelle qui l'ont toujours habitée.

Lucien Alemanni



La jeune femme à la cigarette



Nu féminin

Germaine Chaumel, photographe humaniste



La rentrée des classes



Le baiser sur le quai

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel, photographe humaniste



La pile d'assiettes



L'homme dans le cercle de métal

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel, photographe humaniste



L'éléphant du cirque Debureau



Les chemineaux

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel, photographe humaniste



La visite de l'infirmière



La gitane

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel, photographe humaniste



Vélo taxi ou "L'auto à pédale"



*"Les enfants et les choux"
ou le Secours national à la campagne*

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel et les années de guerre



La petite fille et le Maréchal Pétain



"Maréchal, nous voilà !" (1941)

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel et les années de guerre



Le défilé de la Milice



La relève de la garde

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel et les années de guerre



De Gaulle à Toulouse



*De Gaulle et Badiou, maire provisoire à la Libération
(16 septembre 1944)*

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSEUR
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel reporter et Blagnac
1937, premier meeting aérien



*Prototype du Dewoitine 338, Clémence Isaure, venu à Blagnac
à l'occasion du premier meeting aérien de 1937*



"La saucisse"

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel reporter et Blagnac
1937, premier meeting aérien



*Les spectateurs se pressent
devant la barrière d'accès au terrain*



*Doret survole la foule ; deux jeunes enfants, désolés,
ne voient rien derrière le mur de dos des adultes*

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel reporter et Blagnac
1937, premier meeting aérien



La foule



Suzanne Picat devant son appareil

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel reporter et Blagnac
1937, premier meeting aérien



Suzanne Picat



René Vincent, parachutiste (à gauche) et Jean Cavalli

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel reporter et Blagnac
1937, premier meeting aérien



Marcel Doret se prépare au vol acrobatique



Marcel Doret devant son Dewoitine 27

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel reporter et Blagnac
1937, premier meeting aérien



René Vincent règle son altimètre avant de partir pour un saut



Les jeunes aéromodélistes

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel reporter et Blagnac
1937, premier meeting aérien



Un planeur rudimentaire en vol



Trois des vedettes du meeting aérien

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSEUR
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel photographe à Blagnac



*Cérémonie célébrant le retour des prisonniers de guerre
(11 mai 1947)*



La remise du drapeau

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSEUR
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel photographe à Blagnac



Discours des autorités locales



Minute de silence

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel photographe à Blagnac



Les enfants devant l'église



Cérémonie devant l'église

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel photographe à Blagnac



Communiantes et communicants dans un parc privé



La procession dans le parc

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSION
PHOTOGRAPHE

Germaine Chaumel photographe à Blagnac



La clique et l'Union musicale

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE :

Photos extraites du "Fonds Chaumel" (déposé aux Archives municipales de Toulouse), que Madame Martinez-Chaumel et ses frères, petits-enfants de Germaine Chaumel, nous ont permis gracieusement de reproduire dans notre revue.

Nous les remercions infiniment.

Nos remerciements vont également à Monsieur Gastou, Chef du Service iconothèque et numérisation des Archives municipales de Toulouse, qui nous les a transmises.

PRÉCISION

Lorsque nous avons présenté l'article sur le premier meeting aérien à Blagnac dans notre revue Blagnac, Questions d'Histoire n° 42, nous ignorions que les photos des journaux de l'époque étaient de Germaine Chaumel. Rendons à César...

GERMAINE
CHAUMEL
PROFESSEUR
PHOTOGRAPHE



La première sortie de la clique (11 mai 1947)



Le match de rugby à Ernest Wallon (octobre 1937)

BIBLIOGRAPHIE ET RÉFÉRENCES :

GERMAINE CHAUMEL FEMME PHOTOGRAPHE ; François BORDES, Pierre GASTOU, Philippe GUILLONIE, Elérika LEROY, Dominique ROUX
Ed PRIVAT, / Archives Municipales de Toulouse 2012

TOULOUSE EN NOIR ET BLANC LES ANNÉES DE GUERRE 1939/1944
Louis DESTREM et Claude LLABRES
Photographies de Germaine CHAUMEL ; Ed MILAN 1994

Germaine CHAUMEL, Photographe d'hier, femme d'aujourd'hui
DVD Mairie de Toulouse (Avril 2009)
Avec l'aimable concours de Paqui CHAUMEL, Texte rédigé par Elerika LEROY
ASSOCIATION HISTOIRE ... AUTREMENT DITE

... et les entretiens avec Pilar MARTINEZ-CHAUMEL que nous remercions particulièrement

NOTES :

- (1)- Espace EDF Bazacle. Les expositions Germaine Chaumel, profession photographe - bazacle.edf.com> les expositions
- (2)- La Dépêche 3-12-2007
- (3)- Germaine Chaumel Wikipedia
- (4)- Salon international d'art photographique de Toulouse 1935
- (5)- Voir DVD "Germaine CHAUMEL, photographe d'hier, femme d'aujourd'hui" (Mairie de Toulouse)
- (6)- Wikipedia : "La photographie humaniste"
- (7)- Il est vrai que cette affiche était destinée à une campagne pour solliciter des dons. Elle devait donc frapper le public
- (8)- Voir notamment dans la revue "Blagnac, Questions d'Histoire n°42", pages 29 à 38, l'article consacré au premier meeting aérien de Blagnac illustré avec de nombreuses photos de Germaine CHAUMEL parues dans "La Dépêche du Midi"
- (9)- François Bordes : Germaine CHAUMEL Femme photographe, P 12 ; Ed. Privat /Archives Municipales de Toulouse

Petite histoire du compoix de Blagnac au XVIII^e siècle

Qu'est-ce qu'un compoix ? Un document fiscal de l'Ancien régime, spécifique au Midi, pays de taille réelle (l'impôt pèse sur la terre) alors que dans le nord de la France, la taille est personnelle (on évalue les signes extérieurs de richesse...). Le compoix est donc un document d'une grande importance pour les communautés et sa confection répond à des règles très minutieuses.

La mise en chantier du compoix (Juillet 1738)

En 1738, les consuls de Blagnac décident en "conseil général de la communauté" de la faction d'un nouveau compoix ; celui dont on se sert date de 1655, il a connu des corrections multiples pour tenir compte des changements de propriétaires de sorte qu'il est devenu difficile à lire, du fait aussi de sa vieille écriture.

Le 6 juillet, sont fixées les règles que le facteur du nouveau compoix devra suivre et le 26 juillet ont lieu les enchères qui permettent d'attribuer le travail "au moins disant"... C'est Jean Pujol, notaire et géomètre de Gardouch qui l'emporte en se satisfaisant d'une rémunération de 1000 livres. Il s'engage à faire un relevé complet de toutes les propriétés, à porter ce relevé sur 2 registres (l'un servira à consigner les transferts de propriété) et à réaliser les plans correspondants.

Jean Pujol se met à l'ouvrage; en témoignent les registres conservés aux Archives Municipales de Blagnac sous les cotes G1 et G2. Leur date n'est pas clairement indiquée mais il est facile de les situer dans le temps. En effet, les consuls donnent à Pujol un délai d'un an pour réaliser le compoix à partir du moment où intervient le premier paiement de l'ouvrage mais ils doivent emprunter la somme nécessaire, ce qui exigera un peu de temps; de plus, parmi les grands propriétaires, nous trouvons Noble François de Carrière-Double qui meurt en 1743 et Noble Guillaume de Castanier-Dauriac qui possède le château au bord de Garonne dont il se sépare en 1748. Donc, les registres se situent entre 1739 au mieux et 1743.

Mais Jean Pujol ne mènera pas sa tâche jusqu'au bout. C'est encore une délibération consulaire du 29 septembre 1777 qui nous renseigne sur la suite des événements. Alors que le compoix est presque achevé, les consuls en suspendent la confection, espérant régler rapidement un litige foncier qui oppose Blagnac au Seigneur de Beauzelle ; des experts sont nommés mais, en 1777, le litige n'est toujours pas réglé. Entre temps, Jean Pujol est mort si bien que l'ouvrage qu'il a laissé n'a jamais pu être utilisé... Blagnac continue donc à se servir du vieux compoix de 1655, plus illisible que jamais.

Une question se pose alors : les plans conservés aux Archives Municipales sous la cote G3 sont-ils ceux commandés à Jean Pujol ?

On peut répondre non en constatant les différences entre les indications des registres et celles portées sur les plans.

Dans les registres, le terroir est divisé en moulons et chaque propriété identifiée par 2 numéros, celui du moulon et celui du lot ; sur les plans, le repérage se fait avec les lettres de l'alphabet.

Les numéros des lots ne sont pas identiques : ainsi, l'église, n° 52 au 1^{er} moulon, dans le registre devient le n° 263 du treizième plan; la chapelle St-Exupère, n° 4 au 19^e moulon devient le n° 59 du douzième plan...

Les propriétés de Noble François de Carrière-Double sont passées à la famille de Souvignargues et le château au bord de la Garonne est à Monsieur de Sauveterre⁽¹⁾. Monsieur de Boyer-Drudas, propriétaire du château de Pinot a acquis une troisième métairie...

Alors, qui a été le commanditaire de l'ouvrage ?

Il est sûr que ce n'est pas la communauté villageoise ; les registres consulaires sont muets là-dessus et à lire les délibérations de 1738, l'opération n'aurait pu passer inaperçue.

Les plans indiquent les terres soumises à l'agrier (part de la récolte revenant au seigneur) ; il s'agirait donc, non point d'un compoix, mais d'un "terrier" (document contenant l'état des droits attachés à une seigneurie).

Cette hypothèse est confirmée par le registre conservée aux Archives Départementales de la Haute-Garonne qui réunit toutes les reconnaissances faites devant notaire entre janvier 1769 et février 1772 par les Blagnacais ou les forains (étrangers à la commune) qui ont des obligations vis-à-vis de Claude Amieu, baron de Blagnac (notamment l'agrier) ; les indications du registre correspondent à celles des plans.

De quand datent les plans ?

Logiquement, ils sont postérieurs au registre mais de combien ?

La question se pose en effet, car les plans portent la mention du "cimetière de la communauté" près de la chapelle St-Exupère ; or, le nouveau cimetière que la communauté a dû aménager pour répondre aux prescriptions de Monseigneur Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, et de son ordonnance de 1775 ne voit le jour que fin 1781⁽²⁾.

Il y a donc un délai de 10 ans entre le moment où le registre est clos et celui où les plans sont achevés, ce qui ne manque pas d'étonner ; peut-être dans l'avenir trouvera-t-on des documents qui expliqueront ce délai ?

Mais, ils ne devraient pas changer la conclusion : le terrier de Claude Amieu se situe au tournant des années 1770-1780 et non vers 1740 comme c'est admis jusqu'à aujourd'hui.

Christiane Combelles

⁽¹⁾ François Bruays, seigneur de Souvignargues a épousé en 1741 la fille aînée de François de Carrière-Double.

Le château de Blagnac a été vendu par Castanier-Dauriac en 1748 à Joseph-Gaspard de Maniban, premier président du Parlement de Toulouse ; celui-ci le garde jusqu'à sa mort en 1762 ; sa fille et héritière, la marquise de Livry, le cède à Monsieur de Sauveterre en 1766 qui l'occupe jusqu'au début de 1789 ; le château passe ensuite à Monsieur Ambroise Dutrey.

⁽²⁾ Loménie de Brienne veut que les cimetières soient installés loin des lieux habités par souci d'hygiène alors que la plupart des cimetières se trouvent autour de l'église paroissiale.

Les consuls de Blagnac n'ont pas trouvé de terrain convenable pour installer un nouveau cimetière jusqu'à ce que Loménie de Brienne, en visite pastorale en 1781, leur donne six mois pour se mettre en règle et menace de jeter l'interdit sur l'ancien cimetière du village. Très vite, "un loupin de terre" appelé "pré de St-Exupère" est aménagé. Dès 1781, on parle du "nouveau cimetière" dans les registres consulaires.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE :

Archives Municipales de Blagnac:

G1, G2 : matrices de cadastre.

G3 : cadastre ancien.

1D5, 1D7, 1D8 : registres de délibérations consulaires 1723-1740 ; 1774-1781 ; 1781-1790.

Archives Départementales de la Haute-Garonne :

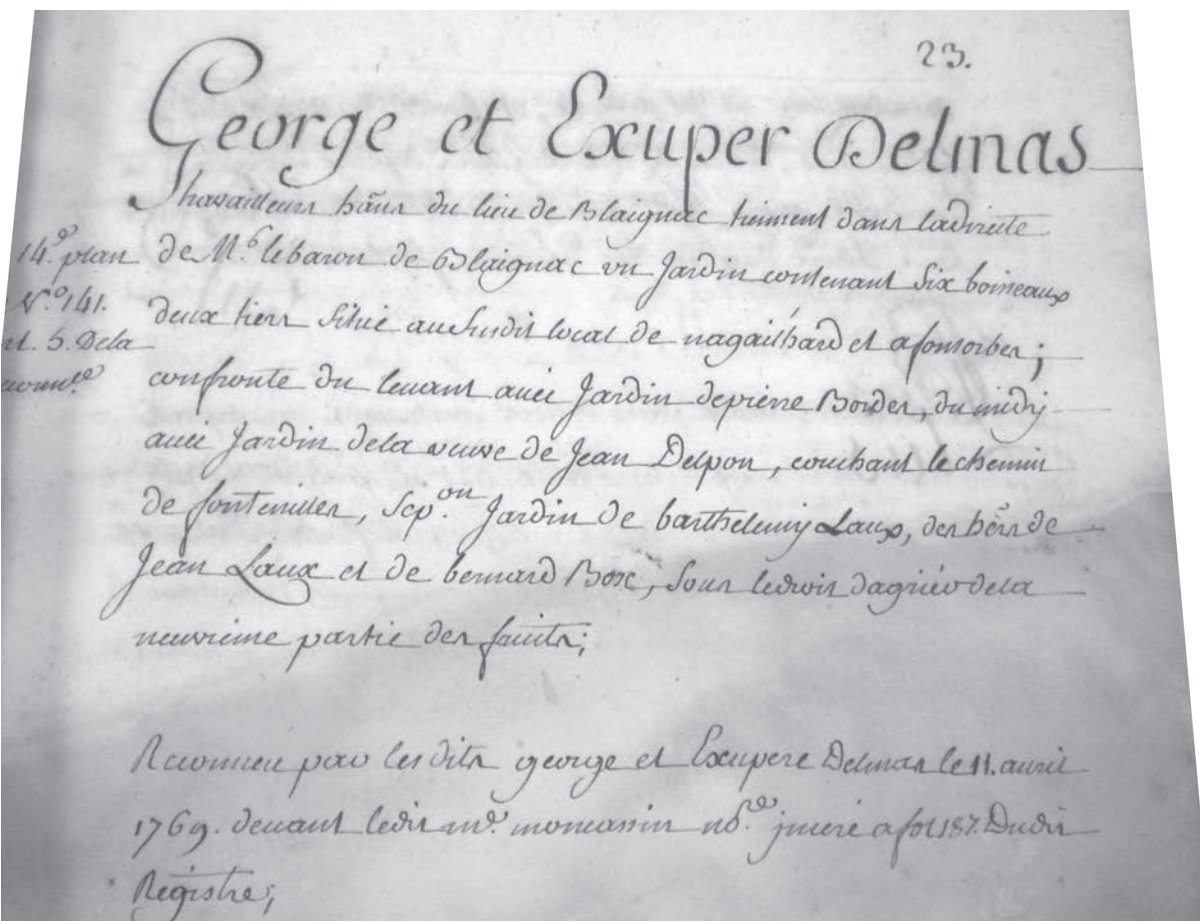
3E 11075, n^{os} 216 à 220 : acte de vente du château de Maniban à M. de Sauveterre.

AMT II 404 : levée des agriers 1772.

CLAIR (Sylvie), "Joseph-Gaspard de Maniban, premier Président du Parlement de Toulouse (1722-1762)" Thèse de l'École des Chartes. AD 31 Wms 306
 LAVIGNE (Bertrand), "Histoire de Blagnac" Lafitte, Marseille, 1978.
 LE POTTIER (Jean), "Les archives foncières. Histoire et utilisation dans le Midi. 1-L' Ancien Régime" Petite bibliothèque des "Amis des Archives de la Haute-Garonne", n° 179, 30/12/2011.
 BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE : n°s 19, 25, 28.

REMARQUES :

- Sur le neuvième plan : la mention "agrier" est portée sur de nombreuses parcelles.
 au n° 69 : château, offices, cour, métairie, vivier, jardin, vigne de M. de Souvi-gnargues, lieu-dit à Carrière contenant 6 arpents, 2 pugnères, -1/2 boisseau. Le lieu-dit rappelle le nom du précédent propriétaire (4^e de couverture).
- Sur le douzième plan : au n° 59, église et jardin de St-Exupère.
 au n° 61, jardin, ancien hôpital, cimetière de la communauté, 2 pugnères, 2 boisseaux (3^e de couverture).



◀
 Extrait du registre des agriers 1772
 AD 31

La Retirada : nouveaux témoignages

En novembre 2009, dans la revue numéro 38, nous avons consacré un long article au drame de la "Retirada". Voici aujourd'hui, les témoignages nominatifs de Blagnacais que nous venons de contacter, tous filles et fils de réfugiés espagnols.



◀ Marie-Louise et Mercedes en 1939 (collection : famille Facerias)

Mercedes

Mercedes naît à Barbastro, province de l'Aragon. Elle a une sœur, Marie-Louise, de cinq ans son aînée. À dix ans, elle perd sa mère, mais entre son père, chauffeur-routier, sa grand-mère et sa sœur, elle passe une enfance aussi heureuse que possible. Elle va à l'école. L'enseignement en Espagne est en avance pour l'époque : en plus des matières de base, des cours de gymnastique, de peinture, de dessin, de couture, de travaux pratiques... sont dispensés. Mercedes obtient brillamment à 14 ans l'équivalent du Certificat d'études et envisage de poursuivre les études à Saragosse. Ce beau programme ne peut pas se réaliser. La guerre civile fait rage. En 1938, les bombardements s'intensifient sur l'Aragon et les habitants du village s'enfuient. Pour Mercedes et sa sœur sonne l'heure du départ. Elles partent seules car, malheureusement leur grand-mère vient juste de décéder et leur père est sur les routes. Il porte des équipements pour les centrales électriques entre Bilbao et Lafortunada.

Elles s'engagent à pied comme deux cents autres familles avec femmes, enfants souvent très jeunes, vers les Pyrénées pour rejoindre la France. Le chemin est rude, la neige est encore là. Elles ont très froid malgré les nombreux vêtements et une couverture. Il faut avancer, suivre l'étroit sentier sans regarder le précipice. La valise prise au départ, devenue trop encombrante est abandonnée. Elles ne gardent qu'un sac à dos avec le strict minimum d'affaires.

Enfin, tous arrivent à la frontière à Parzan (municipalité de Bielsa), la traversent le 3 avril 1938 et se retrouvent du côté français à Fabian. Malgré la fatigue ils continuent toujours à pied jusqu'à Arreau. Les deux sœurs dorment comme tous les autres dans des granges sur de la paille. Le lendemain, un bus les transporte à Tarbes. La Croix-Rouge s'occupe d'eux, leur donne à manger, leur prodigue des soins. Puis, on les entasse "comme des bêtes"

dans un train. Des familles sont séparées, les deux sœurs perdent des amis ; elles ne savent pas où elles vont. Enfin, on les fait descendre à Mirande dans le Gers où elles restent trois jours. La nourriture est rare : quelques sardines à l'huile et du pain. Elles réussissent à prévenir leur tante, sœur de leur mère, arrivée en France depuis quelques années et qui habite à Lavelanet. Grâce à cette parente, elles obtiennent des papiers disant que la famille les héberge. À Lavelanet, il leur est d'abord interdit de travailler : les places étant réservées aux hommes. Cette interdiction est assez rapidement levée, mais en 1940, les femmes doivent à nouveau laisser la place aux hommes. Leur patron garde l'aînée à la filature et emploie Mercedes pour garder ses trois enfants à Toulouse.

La grande difficulté pour Mercedes et sa sœur reste la langue. Les "leçons" de leur cousine les aideront beaucoup.

Leur père, bloqué à Barcelone, ne passe la frontière qu'en 1939 au Perthus, il est arrêté et envoyé dans le camp d'Argelès où il vit avec d'autres Espagnols entassés dans des baraques presque sans nourriture. Les deux sœurs vont le voir une fois, lui font passer un gros pain et de l'eau à travers le grillage. Au bout d'un mois, elles arrivent à le faire sortir avec une carte à renouveler chaque six mois et il les rejoint à Lavelanet.

En 1945, les deux sœurs épousent deux frères espagnols installés déjà en France. L'obtention des papiers nécessaires à ce mariage a été difficile car les archives du village espagnol ont brûlé, heureusement celles de l'église sont restées intactes. Ils s'installent tous à Miramont-de-Comminges près de Saint-Gaudens. Les enfants naissent dans cette ville.

Le père veut retourner en Espagne, mais il ne retrouve plus rien dans sa maison qui a été pillée. Le cœur lourd il est obligé de revenir en France.

À Saint-Gaudens, toute la famille monte sa propre filature qui, malheureusement, ne marche pas. Tout est acheté par un patron d'une autre filature installée à Saint-Simon (Toulouse).

En 1956, toujours en famille, ils arrivent à Blagnac et un Blagnacais les emploie dans sa blanchisserie. Mais il les licencie rapidement et même, ne voulant pas de concurrence, il leur interdit d'installer à leur compte une autre blanchisserie à moins de cinq cents mètres de la sienne. Aussi, en 1960, ils construisent, au milieu des champs, des maisons où ils habitent encore. Une Blagnacaise leur fournit le matériel de blanchisserie. Ils se spécialisent

La revue papier BQH n° 38
concernant LA RETIRADA
étant épuisée, retrouvez
cet article en pdf
sur notre site :
[http://
blagnachistoire.e-monsite.com/](http://blagnachistoire.e-monsite.com/)
en bas de la page

surtout dans la récupération de vieux vêtements. Ils les lavent, les recyclent et les revendent. S'ils sont trop abîmés, ils les donnent aux usines comme chiffons pour essuyer les machines.

En 1970, ils reviennent en Espagne, les villages sont reconstruits mais ils ne se sentent pas en sécurité (Franco ne meurt qu'en 1975) et, assez nostalgiques, préfèrent rejoindre la France.

Aujourd'hui, Mercedes, entourée de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, se sent Française mais a le sentiment qu'une partie de sa jeunesse lui a été volée. Pourtant elle est bien consciente que, grâce aux parents déjà installés en France, elle a eu plus de chance que certains autres réfugiés espagnols.

Antonia et Maria

Les parents et grands-parents de Maria et d'Antonia habitent l'Andalousie à Almanzora, à une centaine de kilomètres d'Almería dans une maison sans eau. En 1926, leurs parents migrent une première fois en France à Grenoble pour travailler la terre. Maria naît dans cette ville en 1933.



►
Antonia, Maria
et leurs parents
en 1951
(collection
François Herencia)



◀
Jeannette Weidknet a beaucoup aidé les réfugiés espagnols ; elle s'est particulièrement investie auprès des enfants dans l'apprentissage de la langue française

Ensuite, ils reviennent en Andalousie où Antonia voit le jour en 1936. Leur père retourne à Grenoble pour ramasser les betteraves une saison de plus et se faire un peu d'argent.

Mais la guerre éclate en Espagne et la récolte terminée, il ne peut pas rentrer rejoindre son épouse qui reste seule avec ses filles dans la maison familiale. Cette séparation va durer douze ans. C'est une période très douloureuse pour les parents de Maria et d'Antonia. Leur mère pleure souvent : le courrier circule difficilement et donc les nouvelles de leur père sont très rares. Parfois, elles arrivent clandestinement par l'Andorre. Leur mère essaie d'envoyer par le même chemin des lettres et des photos des filles pour consoler son époux. Elle-même très pieuse trouve un peu de réconfort et d'espoir dans la prière. Elle va presque tous les jours à l'église.

Antonia et Maria l'accompagnent. Elles vont à l'école le matin, gardent les chèvres ou ramassent des herbes l'après-midi et apprennent à broder. Le grand-père vend au marché les légumes qu'il cultive et la volaille qu'il élève pour subvenir aux besoins de la famille. Grâce à lui et à leur mère, elles reçoivent toutes deux une bonne éducation mais leur père leur manque. Il ne peut pas rentrer en Espagne car il serait enrôlé de force dans l'armée de Franco. Il a trouvé du travail dans les carrières de sable et graviers à Olonzac dirigées par M. Parizi. Celui-ci devient le propriétaire de la drague de Blagnac (celle qui appartiendra à Virgile Furlan et ensuite à la famille Argelès) et garde le père d'Antonia et de Maria comme employé.

En 1938-39, la correspondance reprend et lorsque la guerre se termine en France il peut obtenir plus facilement des papiers pour faire venir son épouse et ses filles. Toute la famille s'installe à Blagnac rue Saint-Exupère grâce à des connaissances.

Antonia et Maria, 12 et 14 ans, ne parlent pas le français. Elles se souviennent des cours particuliers de l'institutrice, Jeannette Weidknet, qui leur permettent d'apprendre plus rapidement cette nouvelle langue. Antonia aime beaucoup la danse, elle fait une démonstration de flamenco à la fête des écoles.

Maria s'intéresse à la couture, elle prend des cours à l'école Pigier puis travaille dans un atelier de confection place Dupuy à Toulouse. Antonia y travaillera aussi. Toutes les deux brodent leur propre trousseau ainsi que des petits vêtements pour des bébés espagnols. En remerciement, une maman

espagnole coud un cartable en tissu pour qu'Antonia aille plus facilement à l'école avec les affaires de classe bien rangées.

En 1950, elles ont une sœur Lola et en 1952, un frère, Lazare dit Lalo.

En 1958, elles reviennent en Espagne avec beaucoup d'émotion. Elles y trouvent de nombreux changements.

Aujourd'hui, toutes les deux mariées (Maria avec un Espagnol), mères et grands-mères sont bien intégrées en France.

En fait, elles ont beaucoup souffert de la séparation d'avec leur père, c'est un drame qu'elles gardent gravé dans leur mémoire, mais elles ont pu surmonter cette douleur grâce à l'amour que les membres de leur famille très unie se portaient entre eux.

Pilar

Les parents de Pilar se marient en 1931 dans la grande ville de Barcelone près de la Sagrada Familia et y vivent avec la grand-mère dans une belle maison. Pilar n'a pas connu sa sœur aînée décédée à l'âge de trois mois.

Lorsque Franco arrive au pouvoir son père s'engage dans l'armée pour le combattre.



◀
La mère de Pilar
au camp d'Argelès
(collection famille
Michau)

▶
Pilar et ses parents
à Blagnac en 1947
juste après
les retrouvailles
(collection famille
Michau)



En 1939, la famille de Pilar est presque une des dernières à partir, précipitamment et avec peu de bagages, vers le Perthus en camions militaires. Son père fait la navette pour "recueillir" toutes les personnes marchant à pied et qui forment un long cortège. Au passage, il sauve des religieuses enfermées dans une église, d'autres ont été étouffées avec des papiers enfoncés dans la bouche.

Ils atteignent enfin le Perthus et arrivent au camp de concentration d'Argelès



◀
Fête à la Bourse du
Travail pour la paix
(collection François
Herencia)

où femmes, enfants et vieillards sont rassemblés. Les vêtements, les valises se perdent et c'est avec des draps que les femmes confectionnent des blouses. La nourriture se compose surtout de lentilles.

Avant la naissance de Pilar ses parents arrivent à Blagnac, rue du Canalet. Son père trouve un emploi de grutier à l'aéroport, mais pour peu de temps car, étant sans papiers il a été obligé de partir et de travailler à Merville comme bûcheron. Malheureusement, ils apprennent que la grand-mère est mourante. Sa mère repart à Barcelone avec Pilar qui n'a que 15 mois. Elle ne pourra revenir en France qu'en... 1947.

Pendant ce temps, son père est fait prisonnier par les Allemands. Il réussit à s'évader, se cache pendant 70 jours, il mange ce qu'il trouve dans la nature et se dissimule sous les eaux. Il arrive enfin au couvent de Blagnac où les sœurs lui conseillent d'aller dans la grotte à chaque alerte.

Le 7 mars 1947, il peut envoyer de l'argent pour payer le passeur afin que Pilar et sa mère le rejoignent. Elles arrivent à l'Hospitalet où le père devait les récupérer, mais la neige le retarde. Le carabinier les met en joue, exige les bagages et l'argent si non il menace de les tuer. Heureusement, en attendant

son père Pilar et sa mère qui ne parle que Catalan sont recueillies par les propriétaires de l'hôtel. Pilar évoque la gentillesse de ces gens formidables avec émotion.

Enfin tout s'arrange et tous les trois arrivent à Blagnac. Ils logent rue Fonsorbes. Pilar va à l'école. En trois mois elle apprend le français grâce aux cours particuliers donnés par l'institutrice, Jeannette Weidknet, elle ne redouble pas et obtient le Certificat d'études sans difficultés. Elle apprend le violon avec M. Pradet, le chant choral avec M. Chemello.

Son père, toujours actif, associé à l'oncle de François Herencia, s'occupe de trouver de l'argent pour aider les prisonniers espagnols. Il inculque le sens du devoir et des idées de gauche à sa fille.

Plus tard, Pilar, bien intégrée en France mais profondément marquée par l'exemple de son père, poursuivra avec son mari le même idéal.

Pedro

C'est grâce au témoignage enregistré de sa mère, aujourd'hui décédée, que Pedro a pu connaître l'histoire de ses parents.

Son père, né en 1900 dans une famille bourgeoise de la province de Lérida, au village de Coll de Nargó, fait ses études au séminaire de la Seu de Urgell. Il se marie lorsqu'il revient au village avec une "terrienne" dont le père possède un élevage de moutons et des oliveraies. Pedro y naît en 1926.

Son oncle est instituteur, il enseigne en catalan (ce qui sera interdit par Franco).

Son père tient le café du village et sa mère, l'épicerie.

Très pieux à la sortie du séminaire, son père se fâche avec le clergé et vit la période d'avant la guerre civile en s'engageant dans le parti des républicains. Car, dès les années 1930, l'Espagne commence à "bouger". Lors des élections, lorsque la gauche passe, un cheval court dans le village et son cavalier a le bras droit bandé, lorsque la droite gagne c'est l'inverse.

Son père va à la rencontre des ouvriers pour leur distribuer quelques denrées... en échange de voix aux élections ! Très engagé dans la vie politique, il devient le secrétaire du parti, responsable de toute la région, se rend tous les quinze jours à Barcelone et correspond avec Azaña qui deviendra président de la République espagnole en 1936.

Mais cette vie assez tranquille est bouleversée par la maladie : atteint de



◀
**Pedro, son frère et
leurs parents en
Espagne avant la
Guerre civile
(collection
famille Ginesta)**

tuberculose il décède en février 1934. Plus de mille personnes assistent à son enterrement civil (chose très rare à l'époque dans ce pays catholique), deux cars venus de Barcelone amènent les représentants du parti.

Il laisse une femme et deux enfants car un autre fils est né entre temps. Pour Pedro, la mort de son père est une douloureuse épreuve. Sa mère le confie pendant deux ans à son oncle qui habite à 80 kilomètres. Celui-ci lui donne une éducation très pieuse et lui enseigne à lire et à écrire.

Sa mère reste au village et, obligée de fermer le café, vit de l'épicerie qu'elle tient jusqu'au bout.

En 1936, les bombardements commencent. Pedro se souvient des avions italiens qui franchissent la barrière montagneuse derrière leur village et la peur qui les fait se réfugier dans des abris à l'école. En février 1939, quand les troupes de Franco arrivent, sa mère, se sentant en danger, décide de fuir avec les enfants et ses deux sœurs. Elle laisse tout dans sa maison, plus tard, elle ne retrouvera rien.

Les trois familles, en échange d'un demi-sac d'amandes et du sucre peuvent franchir la frontière sans trop de souffrances, dans un camion de l'armée jusqu'à Puycerda. Ensuite un train les conduit à Montauban. Là le wagon est "coupé en deux". Fort heureusement, les trois familles se retrouvent du même côté, sont envoyées à Lavit de Lomagne dans un couvent désaffecté avec une cinquantaine d'autres personnes, puis réparties dans des fermes. Pedro et son frère y resteront pendant trois ans avec leur mère. Les notables français les considèrent correctement.

Ensuite sa mère va à Castelsarrasin travailler à la Monnaie dans l'atelier de fabrication des pièces d'aluminium pour un salaire de 5 francs par jour. Pedro fait plusieurs métiers : il coupe du bois à Malauze, travaille à Lavit dans un garage avec son frère. Là ils gagnent leur vie et soulagent ainsi leur mère qui ne travaillera plus.

Elle est tentée de retourner en Espagne mais s'arrête en Andorre dans sa famille. Pedro aussi veut revoir son village. Comme Franco gouverne encore, il dit qu'il vient "en touriste" voir le barrage qui est en construction. Les carabiniers le laissent passer. S'il n'avait pas donné cette raison, il aurait été fusillé par les franquistes comme tous ceux qui revenaient en Espagne. Il se rend dans son village et repart rapidement.

Pedro et sa mère arrivent à Toulouse. Il travaille dans une fabrique de

vêtements de l'armée mais elle fait faillite. Se dessine alors pour Pedro ce qui sera l'activité de sa vie : d'abord mécanicien vélo, puis mobylette chez Motobécane...

Le 12 décembre 1953, il épouse Françoise installée à Valence d'Agen où ses parents, originaires de la vallée du Pô, tiennent un hôtel-restaurant.

Sa mère réussit à vendre un terrain en Espagne et achète une maison à Blagnac pour loger le couple.

Aujourd'hui, entourés de leurs trois enfants et de nombreux petits-enfants, Pedro et Françoise mènent une paisible retraite dans un joli appartement en pleine verdure.

Antonia et Thomas

Rose Dubost née Contreras nous a envoyé "l'histoire" de ses parents, Antonia et Thomas. Nous la remercions infiniment comme toutes les personnes que nous avons rencontrées.

Voici l'histoire de mes parents qui ont vécu "La Retirada".

Comme je suis née dans les années cinquante et bien qu'ayant grandi avec les récits de la guerre que me racontait en permanence ma mère, j'ai préféré, pour l'exactitude des faits, donner le récit d'un cousin.

Il a écrit ce texte lors des obsèques de ma mère, Antonia Contreras en 2006 qui mourut à l'âge de 90 ans.

Elle était née le 4 juin 1916 dans un petit village de montagne de la province de Santander en Espagne. Elle était la dernière fille d'une famille de onze enfants. Ses parents étaient de condition très modeste. Elle avait 9 ans lorsque son père mourut de maladie. Les conditions de vie de sa famille devinrent plus difficiles et c'est donc très jeune qu'elle commença à travailler.

Le 18 juillet 1936 éclata l'insurrection des rebelles félon à la République, "les Nationalistes" qui deviendront rapidement les "Franquistes" du nom de leur chef, Franco.

Antonia avait à peine 20 ans !

La guerre durera 33 mois ! Trente-trois mois d'enfer pendant lesquels près d'un million de personnes trouveront la mort.

Le monde ignorait alors que cette guerre civile allait devenir le banc d'essai pour une guerre encore plus meurtrière, encore plus horrible.

▶
**Antonia et Thomas
Contreras avec leur
fils José en 1946**



Hitler et Mussolini furent très rapidement les alliés des Franquistes.

Dès lors, Antonia et une partie de sa famille allaient entamer un long et terrible exode.

Le 26 août 1937, l'avancée des troupes fascistes vers Santander, les obligea à embarquer précipitamment sur un bateau, (elle me parlait de barques)

avec peu de vivres, un minimum de bagages et quelques vêtements. Des centaines de bateaux, remplis de soldats, de femmes, d'enfants et de vieillards furent ainsi la guerre et les massacres qui allaient s'ensuivre. Beaucoup d'entre eux n'arrivèrent jamais à destination. Ils erraient sur l'océan, souffrant de faim et de soif.

Enfin, le 29 août, ils trouvèrent refuge au port de La Rochelle, où les organisations humanitaires, les syndicats de Dockers CGT et les partis politiques de gauche distribuèrent vivres et boissons aux arrivants.

C'était la première fois qu'Antonia et les siens foulaient la terre de France ! Quelques heures après, sur ordre du gouvernement français, ils étaient renvoyés vers l'Espagne, en Catalogne. Le voyage en train dura plus de 24 heures et c'est donc affamés et déshydratés qu'ils débarquèrent des wagons sur les quais de la gare de Port-Bou avant d'être repoussés sans ménagement hors du territoire français.

Le 26 janvier 1939, la chute de Barcelone allait ouvrir un des chapitres les plus bouleversants de l'histoire contemporaine.

Les colonnes franquistes, dans leur avance implacable, poussaient devant elles un pitoyable troupeau, une vague humaine qui venait se briser sur la frontière française.

C'est dans cette marée humaine, parmi tous ces pauvres gens, dans cette horde endiguée sur une seule route, qu'Antonia et les membres de sa famille s'étaient trouvés, fuyant eux aussi devant l'avance des colonnes franquistes. Après de longues heures de marche, marchant ou piétinant, sous des bourrasques de neige ou de pluie, harassés de fatigue, affamés, ils arrivèrent enfin à la frontière le 28 janvier 1939. Les réfugiés n'avaient plus le choix. Soit ils restaient en Espagne pour y subir la loi fasciste du vainqueur, soit ils se coupaient pour longtemps de leur pays.

D'après les statistiques officielles, cette énorme masse humaine comprenait outre les militaires, plus de 63 000 femmes et 68 000 enfants.

C'est dans ces conditions qu'Antonia foula pour la deuxième fois cette terre de France.

Ils étaient tous venus chercher la liberté mais après un bref passage dans des camps de contrôle, hommes, femmes et enfants furent dirigés vers des camps de concentration (n'ont rien à voir avec les camps nazis dont on parlera plus tard).

Antonia, ses sœurs, sa mère et ses neveux se retrouvèrent dans ces fameux camps.

Antonia : « *Après un long voyage (2 jours et 2 nuits) dans des wagons pour le bétail, nous arrivâmes à Brest et de suite à Berthaume (Finistère)* ».

Le premier fut celui situé près du Fort de Berthaume, au sud du Conquet, en Bretagne.

Nombre d'internés se trouvaient au bord de l'épuisement nerveux. Beaucoup souffraient des poux, de la gale, de diarrhées, de bronchite et même du typhus.

Heureusement que la solidarité s'organisa et de nombreuses municipalités ouvrières votèrent des subventions et envoyèrent des vivres dans les camps. Puis, la Seconde Guerre mondiale éclata. L'invasion nazie allait aggraver encore plus les conditions de vie. C'était dangereux d'être un « républicain espagnol » sous l'occupation. Des milliers d'entre eux allaient mourir dans des camps d'extermination. Beaucoup d'autres donnèrent leur vie pour défendre la France.

Antonia : « *En juin 1939, nous fûmes transférés à Plougonvelin où se trouvait la plupart des Espagnols, nous pensions être expédiés vers l'Espagne. Nous vivions dans des conditions intenable.*

En février 1940, on nous obligea avec des gendarmes à monter dans des bus où ils nous transportèrent à l'île Tudy. Là nous nous trouvâmes avec plus de 500 personnes dans une usine désaffectée : en guise de WC, ils avaient creusé une tranchée avec des planches dessus. Nous n'avions pas de quoi dormir et nous dormions à même le sol sur un peu de paille.

Le 27 mai, tous les jeunes, filles et garçons avaient été renvoyés à Fuenterrabia. Les autres restaient car les maris travaillaient dans des compagnies de travail. Nous partîmes de l'île Tudy avec un permis de la Préfecture que nous pûmes obtenir car, durant le temps de notre internement, je dus broder le trousseau de mariage à la directrice. Le 27 mai 1940, nous allâmes nous installer à Audierne où on nous loua un grenier. Nous restâmes jusqu'au 2 novembre 1944 où nous arrivâmes à Blagnac. Nous devions nous présenter tous les mois pour un contrôle jusqu'en janvier 1949 où nous pûmes obtenir la carte de réfugiés. »

Dès la fin de la guerre, les réfugiés espagnols, pensant que Franco allait être bouté hors d'Espagne, voulurent se rapprocher de leur pays. Ils affluèrent

La revue papier BQH n° 38
concernant LA RETIRADA
étant épuisée, retrouvez
cet article en pdf
sur notre site :
[http://
blagnachistoire.e-monsite.com/](http://blagnachistoire.e-monsite.com/)
en bas de la page

donc vers le sud de la France. Hélas, ils durent déchanter ! Beaucoup d'entre eux s'installèrent alors dans la région toulousaine. Pour Antonia, ce fut Blagnac.

C'est ici à Blagnac qu'elle se mariait, qu'elle a toujours vécu et que ses enfants sont nés.

Elle disait souvent qu'elle faisait partie des pauvres. Elle savait, elle, ce qu'étaient les fins de mois difficiles, les difficultés pour élever convenablement les enfants, la dureté du métier de son mari dont les poumons étaient peu à peu rongés par les méfaits de l'amiante. Oui elle était pauvre, mais elle était aussi riche, riche de générosité, riche de bonté, d'amabilité envers ses voisins, riche d'amour pour les siens, riche de fidélité à ses idées politiques. Idées politiques qu'elle avait acquises tout le long de ces longues années d'un douloureux exil.

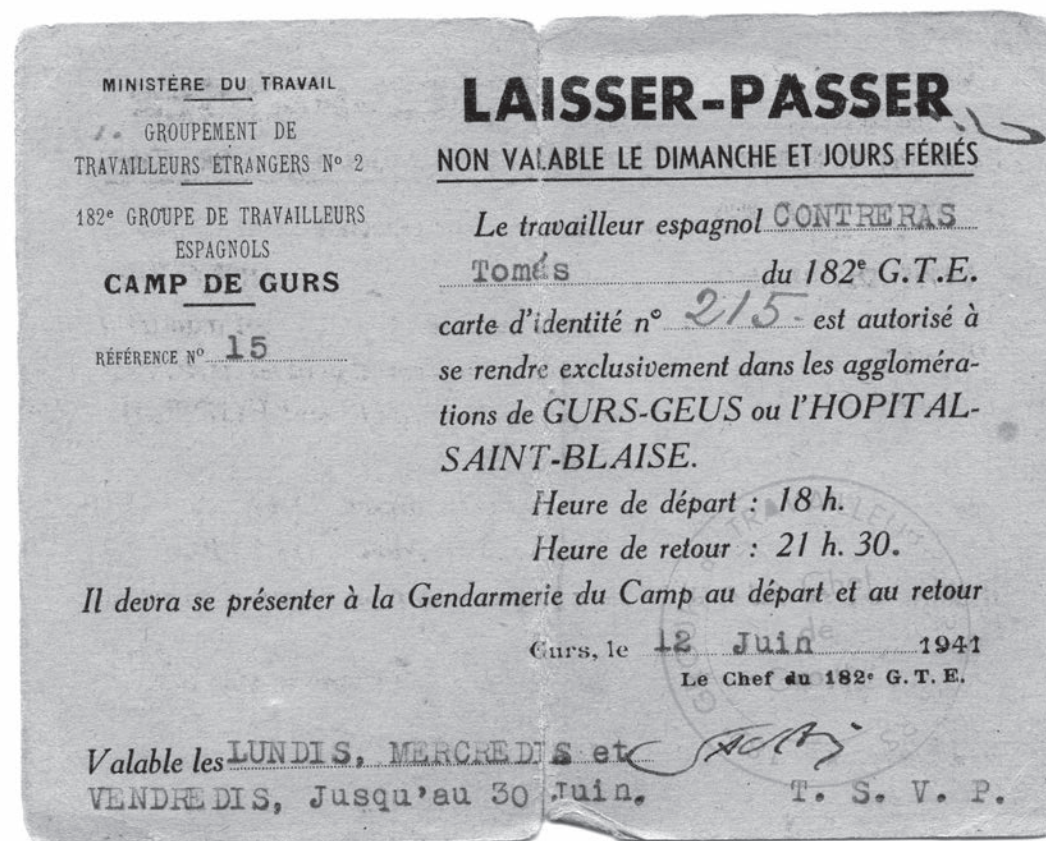
Elle parlait avec passion de Liberté, de justice sociale, de paix dans ce monde. Voilà l'histoire d'Antonia Contréras, l'histoire d'une femme simple.

L'histoire de mon père, Thomas Contréras, concernant cet épisode de la guerre sera beaucoup plus résumée car c'était un homme qui parlait peu et que personne ne pourra nous narrer car il quitta son pays tout seul, en laissant sa famille sur sa terre natale.

Il n'y reviendra qu'en 1969, soit 33 ans après... Je me souviens de l'émotion de ses 2 frères vivants, les 2 autres étant décédés. L'aîné fut tué dans une bataille et enterré dans une fosse on ne sait où. L'autre frère, mit fin à ses jours, ne supportant plus les souffrances d'une gangrène qui lui rongait une jambe suite à une blessure de guerre.

Thomas né en 1917 dans un village assez important de Castille, au pays de Don Quichotte, était le cadet d'une famille de cinq enfants. Il fut très jeune orphelin de sa mère qui mourut brusquement (la veille de la constitution de la nouvelle république : date gravée dans sa mémoire et dont il me parla peu de temps avant sa mort). Thomas qui adorait l'école et était un élève, d'après son instituteur, très intelligent (il donnait les réponses avant qu'il eût fini d'écrire les énoncés au tableau) dut abandonner ses études pour aider son père au travail des champs.

Malgré leur courage et leur dur labeur, mon père et sa famille qui travaillaient leurs propres terres connaissaient des difficultés.



Ils voient ainsi, comme beaucoup d'Espagnols, en la République de 1931 une des conditions pour l'amélioration de leurs conditions de vie.

Lorsque la guerre civile éclate, mon père se porta volontaire pour aller combattre au Front de Madrid : il n'avait que 19 ans.

Au début de l'année 1938, le camp républicain est en difficulté : les régions basques sont tombées. Le 2 février 1938, les troupes nationalistes lancent l'offensive d'Aragon et le 15 avril suivant atteignent la Méditerranée en prenant la ville de Vinaros (Castellon) coupant en deux le territoire restant aux mains des troupes républicaines.

Les troupes se sont repliées sur la rive gauche de l'Èbre.

Le général Vicente Rojo, chef de l'état-major républicain, projette une vaste opération afin de distraire l'attention des nationalistes de Valence et de

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
DIRECTION GÉNÉRALE
DE LA SURETÉ NATIONALE
PRÉFECTURE
de Haute-Garonne

Application du décret
du 31 décembre 1947
(voir au verso)

**RÉCÉPISSÉ DE DÉCLARATION
DE CHANGEMENT DE RÉSIDENCE**

Nom *Contreras - Guine* Prénoms *Aubouà*
Né le *4 juin 1910* à *Santander Esp.*
Nationalité *Espagnol* titulaire de l'autorisation de séjour n° *47-AC-42574*
délivrée le *12 janvier 1948* à **TOULOUSE** Haute-Garonne

DÉPART ARRIVÉE

demeurant à _____ vient de *Audouine Tiruier*
se rend à _____ est arrivé à **BLAGNAC** *24 novembre 1944*
le _____ **BLAGNAC** le **10 FEVR 1948**
Le Maire ou le Commissaire de police: _____
Cachet

soulager le Levant, en lançant une offensive massive sur les forces nationalistes qui stationnent sur la rive droite de l'Èbre. Cela suppose l'extension du conflit sur un front long de plus de 60 km.

L'opération est tout à fait ambitieuse et audacieuse d'autant plus que les fleuves à fort débit comme l'Èbre étaient considérés par les militaires comme infranchissables.

L'offensive commence le 25 juillet avec l'attaque par les forces républicaines. Les nationalistes attaquent systématiquement les lieux du franchissement de l'Èbre. Les nationalistes ouvrent les vannes de barrages ce qui provoque une soudaine crue du fleuve emportant hommes, camions, passerelles. Les combats tournent donc en faveur des franquistes qui repoussent peu à peu les républicains.

Malgré leur résistance, la déroute des républicains se fait chaque jour plus évidente.

Je sais depuis peu que mon père, ne sachant pas nager, traversa l'Èbre accroché à la queue d'un âne.

Il fut fait prisonnier et envoyé dans un camp de prisonniers dans la région d'Aragon.

Avec trois de ses compagnons de camp, ils décidèrent de s'évader. Ils partirent donc à pied et traversèrent les Pyrénées et nombre de rivières malgré le froid. Mon père qui n'avait peur de rien aperçut une maison et décida d'aller voir. Il revint vers ses compagnons bredouille : comment savoir s'ils étaient encore en France ou au Pays basque espagnol, il ne comprenait pas la langue. L'un de ses amis qui avait fréquenté des Français alla voir à son tour et interrogea la première habitante qu'ils trouvèrent et leur confirma : ils étaient bien en France.

Mon père arrivait en France le 28 janvier 1940.

Ils avaient peur et demandèrent à un Français ce qu'ils devaient faire : il leur conseilla d'aller à la gendarmerie où les gendarmes les gardèrent deux jours, à la suite de quoi, on les emmena au camp de concentration de Gurs. Mon père n'avait toujours pas sa liberté. Là, il travaillait pour une compagnie de travail où les gendarmes les menaient tous les jours.

En septembre, mon père fut transféré à Lorient (Finistère) pour travailler sur une base pour les Allemands.

Mon père s'évada et errait d'un village à un autre en parcourant la Bretagne. Il fit la connaissance d'un de mes oncles qui le fit rentrer dans un camp de travail.

C'est ainsi qu'il fit la connaissance de ma mère et qu'il retrouvait une nouvelle famille alors qu'il n'avait aucune nouvelle de la sienne. Toute correspondance avec les membres de la famille en Espagne était impossible de peur des représailles et il resta 10 ans dans le silence.

En Bretagne, comme beaucoup d'Espagnols en France, mon père, toujours dans l'ombre, participa activement à la libération de la France.

Son but ainsi que celui de toute ma famille : se rapprocher de son pays pour y retourner un jour.

Après quelques jours à Paris, ils allèrent vers Toulouse pour aboutir à Blagnac. Je me souviens de la grande amitié de tous les Espagnols de Blagnac, de la solidarité et de leur participation commune. Mon père fut un sympathisant actif participant à toutes les actions pour la liberté et les droits de l'homme. 1945 fut le début de sa nouvelle vie familiale car il épousa ma mère.

Son voyage se termina en 2005 à l'âge de 89 ans.

La revue papier BQH n° 38
concernant LA RETIRADA
étant épuisée, retrouvez
cet article en pdf
sur notre site :
[http://
blagnachistoire.e-monsite.com/](http://blagnachistoire.e-monsite.com/)
en bas de la page

Mes parents étaient tellement attachés à Blagnac qu'ils ne voulaient leur dernière demeure qu'à Blagnac ; pour une fois, leur souhait fut exaucé. J'ai le souvenir de ma mère qui a toujours souffert d'avoir perdu beaucoup de membres de sa famille, toujours généreuse envers les autres, de mon père pour qui tout était toujours bien malgré son travail pénible et ses nombreux déplacements.

Leur amour, pour nous les enfants, petits-enfants et tous les membres de la famille restera un exemple dans un monde où ils n'auront connu aucune pitié pour eux-mêmes.

Leur fille, Rose Dubost

Témoignages recueillis auprès des familles : Facerias, Ginesta, Herencia, Jimenez, Laconde et Michau que nous remercions infiniment.

Si nous avons oublié des familles, nous les prions de nous excuser et de se faire connaître.

Monique Lanaspèze et Suzanne Béret



◀ ▶
Début des années 1950 : les réfugiés espagnols rendent hommage à l'un des premiers d'entre eux enterré à Blagnac loin de son pays natal (collection François Herencia)



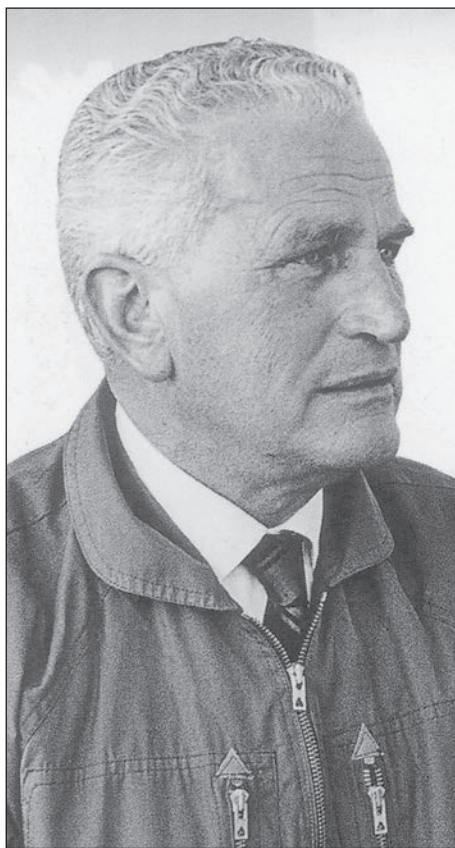
30 juin 1950, le crash de l'Armagnac

Dans notre précédente revue (numéro 45), nous avons consacré un article au Docteur Léon Contie et mentionné son intervention sur les lieux de l'accident de l'Armagnac, le 30 juin 1950. Léopold Galy, l'un des deux pilotes d'essai, qui, à l'époque, ne connaît pas ce médecin, raconte comment il a vécu ce drame ayant fait deux morts. Nous reproduisons l'intégralité de son récit grâce à l'aimable autorisation de son fils, Jean Jacques Galy, que nous remercions.

Le vendredi 30 juin 1950, à 14 H 30, nous décollons de Blagnac pour le 103^e vol d'essai : un vol de routine. On met les gaz et on décolle. À ce moment-là, la tour de contrôle nous dit *"Vous venez de perdre quelque chose"*. Mais sans préciser quoi.

Nadot envoie Avril, le mécanicien, à l'arrière voir ce qui se passe et il revient en disant : *"C'est un morceau de bord d'attaque qui est parti, il faut se poser"*. Jusque là, nous montions plein gaz et rien d'anormal ne s'était produit. Nous sommes à cent mètres, train rentré. Nadot décide de se poser et demande la priorité d'atterrissage sur la piste de secours. Là, nous réduisons les gaz et tout se met instantanément à vibrer d'une façon épouvantable, impossible de tenir l'avion. Nous sommes arc-boutés sur les gouvernes, Nadot me crie *"Tirez, bon dieu !"* Mais nous n'arrivons pas à tenir les pieds sur les gouvernes tellement ça vibre.

Les ailerons se mettent à battre.



En essayant de virer pour prendre la petite piste, nous nous trouvons en décrochage et il faut remettre les gaz mais l'Armagnac penche terriblement sur la droite. Et les vibrations ne cessent de s'amplifier. Il est impossible de s'aligner complètement sur l'axe de la piste et nous touchons le sol droit devant nous. À ce moment, l'avion est encore incliné, à près de trente degrés. Malgré tout, le contact avec le sol est un peu rude mais correct et nous partons droit devant nous à deux cents à l'heure, emportés à travers champs, bien que nous ayons coupé les moteurs, par l'élan de cette masse énorme qui fonçait, sans ralentir.

C'était un avion fou qui glissait sans que nous ne puissions rien faire. À ce moment-là, encore, tout aurait été possible si nous avions atterri sur la piste, nous aurions certainement réussi à limiter les dégâts. Mais là, sur un terrain parsemé de fossés et d'obstacles, nous ne pouvions que subir la glissade.

Soudain, droit devant nous, une espèce de grange recouverte de tuiles rouges. Nous arrivons dessus à toute allure et là, je pense que tout est terminé, que nous allons nous écraser.

Nous sommes rentrés dans ce bâtiment. J'ai vu comme un éclair rouge : les tuiles qui volaient autour de nous, et nous avons continué notre course folle. Mais nous avons laissé au passage le train d'atterrissage droit, qui avait été fauché.

Nous sommes partis en ripage sur la gauche et c'est là que nous avons heurté de plein fouet, avec le côté de l'avion, un pylône de ligne à haute tension. Sous le choc qui a été terrible, la cabine a été coupée en deux. La partie avant, où nous nous trouvions avec Nadot, a été



projetée à une vingtaine de mètres. La chance a voulu que l'attache des sièges casse au ras du plancher et nous sommes partis en voltige dans la nature, attachés par la ceinture de sécurité sur nos fauteuils de pilotage. Nous avons traversé l'un et l'autre les tôles déchirées sans rien accrocher, et nous nous sommes retrouvés dans le champ, complètement sonnés mais entiers. Malheureusement, il n'en était pas de même derrière nous, mais nous ne devons l'apprendre que beaucoup plus tard. Une malchance incroyable avait voulu que nos deux camarades, les mécaniciens Gabriel Clerc et Michel Leroy se trouvent sur la trajectoire du pylône au moment où il a partagé l'avion en deux : ils ont été broyés. J'ai repris conscience dans le champ, ficelé sur mon siège et bien incapable de m'en détacher, Nadot était à côté. J'ai vu Avril qui nous a aidés à nous détacher.

Je n'avais pas grand-chose apparemment, des blessures superficielles mais qui saignaient beaucoup. Nadot pareil...

Nous entendons des explosions et nous réalisons que l'Armagnac est en feu. Seize mille litres d'essence qui commencent à flamber. Par chance, le vent souffle du bon côté et pousse les flammes dans l'autre sens. Car nous sommes malgré tout très près de l'appareil, à quelques mètres à peine de l'endroit où il s'est finalement immobilisé. Nous nous éloignons le plus rapidement possible, pas très fixes sur nos jambes, et avec Avril, nous trébuchons dans la fumée sur quelque chose de mou, c'est un corps inanimé allongé dans l'herbe, recouvert de morceaux de ferraille qui avaient été projetés un peu partout, autour de l'appareil. Je reconnais Arnaud. Le Lieutenant

◀
**Cliché
Jean Dieuzaide
(collection BHM)**

de Vaisseau Arnaud participait au vol en qualité d'observateur des manœuvres de pilotage. Il devait faire des essais pour le Centre d'Essais en Vol et il se familiarisait avec le pilotage de l'avion. Lui y est vraiment passé très près. Pour pouvoir observer efficacement les manœuvres, il était assis dans notre dos, immédiatement derrière moi. À la place qu'il occupait, il aurait très bien pu être broyé, il a seulement été blessé. Son deuxième coup de chance a été que nous buttions sur lui.

Il aurait suffi que nous passions à quelques mètres à côté pour que ce soit terminé pour lui.

Avec Avril, nous le prenons un par les pieds, l'autre par la tête pour le sortir du brasier. Nous avons contourné le mur de flammes qui s'étendait de seconde en seconde, et, en sortant du rideau de fumée noire qui entourait l'avion, nous avons découvert un groupe d'une vingtaine de personnes qui s'étaient précipitées sur les lieux de l'accident, et qui nous regardaient émerger du brasier comme si nous étions des revenants : Avril et moi portant Arnaud, tous les trois tachés de sang sur nos combinaisons blanches. Ils nous regardaient, sans bouger, comme effrayés par notre présence, alors nous leur avons crié : *"Venez nous aider"*. Ça les a réveillés. Ils sont arrivés en courant, ont pris Arnaud et l'ont emmené.

Autour de nous, c'était un peu la panique. Au point qu'une voiture de pompier qui arrivait à fond vers le brasier a écrasé et tué un malheureux ouvrier de l'usine, Jean Guillotteau de l'atelier de menuiserie qui courait vers l'avion pour porter secours : gênés par la fumée, ils ne l'ont pas vu.

C'était l'apocalypse. Seize mille litres d'essence flambaient, les explosions se succédaient dans la carcasse de l'avion : bouteilles d'oxygène et autres...

Je regardais ça, catastrophé, couvert de sang : un monsieur que je ne connaissais pas m'a pris par le bras et m'a dit : *"Venez, je vais vous conduire à l'hôpital"*. Il m'a fait monter dans sa voiture et m'a amené à Purpan. C'était un médecin qui passait sur la route par hasard et qui s'était arrêté en voyant le brasier. Je me rappelle lui avoir dit dans la voiture : *"Je ne sais pas si je vais mourir mais je me sens bien"*. À Purpan, on m'a amené tout de suite au bloc d'urgence. On m'a nettoyé, examiné sous tous les angles, recousu et il est apparu rapidement que j'avais quelques plaies superficielles et de nombreuses contusions mais rien de sérieux.

Et quand ma femme a fait irruption un peu plus tard dans ma chambre avec l'inquiétude que l'on devine, elle a été tout de suite rassurée en me trouvant assis sur le lit, entouré de quelques infirmières en train de plaisanter.

Après les effusions d'usage et quand elle a été bien persuadée que ma tête d'ariégeois a tenu le choc une fois de plus, je lui dis : *"Il faut absolument que je revienne au terrain"*.

Tout le monde se récrie mais je tiens bon : *"je veux revenir au terrain, il faut que je voie quelque chose"*. Bien qu'apparemment je paraisse n'avoir rien, j'avais quand même pris un bon choc sur le crâne : pendant tout le temps qu'on m'avait examiné, recousu et pansé, pendant tout le temps même qu'on me parlait pour me reconforter, je n'avais qu'une seule idée en tête : *"Tu n'as pas coupé le contact, c'est de ta faute si l'avion a brûlé"*.

Et je voulais aller sur l'épave pour voir si j'avais coupé le contact ou non. C'était une obsession malade. Il fallait que j'y aille ! À force d'insister, je finis par convaincre Monsieur Rey, ingénieur qui était allé chercher ma femme pour l'amener à l'hôpital, et il accepte de me conduire sur les lieux de l'accident.

Je vais au poste de pilotage qui était intact puisqu'il avait été projeté loin du brasier et je cherche partout la fourche qui coupe les quatre moteurs à la fois. Je ne la trouve pas, je m'énerve, je panique... puis je finis par réaliser que la fameuse fourche existe... mais sur le Languedoc, pas sur l'Armagnac où elle est remplacée par un poussoir électromagnétique.

C'est dire que ça ne tournait pas rond... Bien entendu, le contact était coupé et si l'avion avait pris feu, c'est parce que, au cours de la glissade, la queue avait accroché la ligne à haute tension.

Voir aussi : "Léopold GALY, pilote résistant" Revue n° 21 - BQH

Les Dewoitine D 338

Dewoitine conçut en 1929 le D 33 «Trait d'Union» caractérisé par une aile basse monolongeron de grande envergure, 28 mètres.

Ce principe de construction alliait légèreté, résistance et qualités aérodynamiques, ce qui permit au Trait d'Union piloté par Marcel Doret de battre de nombreux records de distance et de durée en 1930 et 1931.

En 1932, la compagnie Air Orient chercha à renouveler sa flotte de longs courriers et lança un appel d'offre auprès des constructeurs français. Il était demandé une autonomie de 2 000 km à 220 km/h pour une charge marchande de 1 200 kg, soit huit passagers, leurs bagages et du fret. Le vol avec un des moteurs arrêté devait être possible.

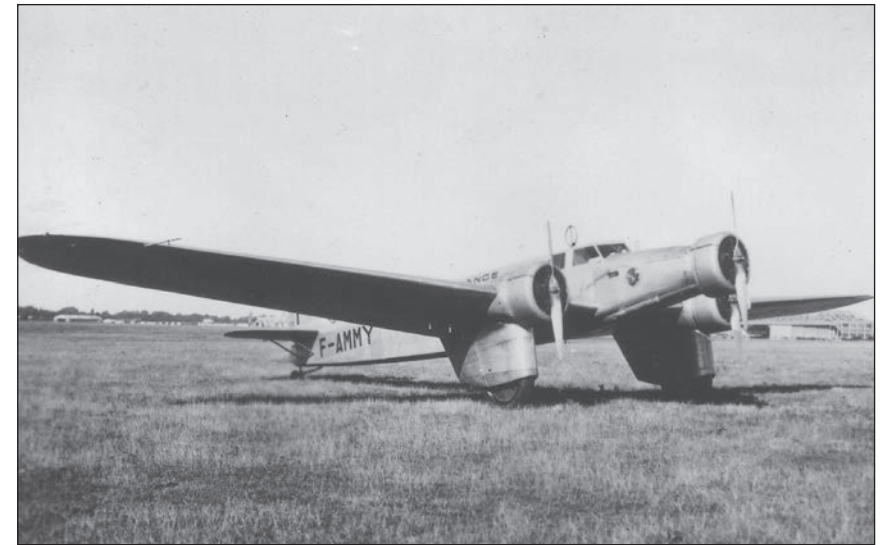


Dewoitine répondit à ce programme avec le D 332 «Emeraude», un trimoteur de 29 mètres d'envergure. L'avion était très performant et réussit plusieurs liaisons rapides, mais au cours d'un retour de Saïgon, il s'écrasa dans le Morvan dans des conditions météorologiques très difficiles. L'enquête ne mit pas en cause directement la construction

de l'avion mais les commandes de série furent annulées.

Un nouveau trimoteur désigné D 338 fut construit en tenant compte des faiblesses de l'Emeraude. Marcel Doret lui fit faire son premier vol le 9 août 1935. Le prototype obtint son certificat de navigabilité en juin 1936 et fut baptisé «Clémence Isaure» qui fut, au XIV^e siècle, la fondatrice de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse. Par rapport à l'Emeraude, la structure avait été renforcée et de longs essais montrèrent la parfaite sécurité de l'avion.

Air France commanda le prototype et six exemplaires de série, dont le premier exemplaire fut livré en septembre 1937. Par la suite ce



marché fut suivi de cinq autres et la production totale s'éleva à 30 exemplaires, dont les livraisons prirent fin en juillet 1939, deux mois avant la guerre. Tous ces avions furent baptisés de noms de villes : Toulouse, Pau, Dakar etc... Trois versions furent construites : une version court courrier pour 22 passagers sur 800 km, une version



moyen courrier pour 15 passagers sur 1 500 km et une version long courrier pour 12 passagers sur 2 000 km.

Dès janvier 1938, le numéro 4 "Ville de Bordeaux" était en service sur la ligne vers le Viêt Nam, suivi en avril de trois autres exemplaires. Le trajet de Marseille à Hanoï prenait six jours, 13 000 km parcourus en 19 étapes en 51 heures 30, à une vitesse moyenne de 252,4 km/h. La nuit, les passagers dormaient à l'hôtel. En 1938, 1 200 passagers et 47 tonnes de messageries furent transportés entre la France et l'Indochine par les D 338. La ligne fut prolongée jusqu'à Hong Kong cette même année. En 1937 des D 338 furent mis en service sur les lignes africaines vers Dakar, puis en Amérique du sud. En Europe étaient desservies les villes de Londres, Berlin, Cannes, Lisbonne, Copenhague et Stockholm.

Pendant la guerre un certain nombre d'avions continua à voler aux

couleurs du gouvernement de Vichy, d'autres aux couleurs de la France libre, et plusieurs furent abattus. Trois exemplaires furent utilisés en Indochine, alors occupée par les Japonais. À la libération, quelques exemplaires furent remis en service par Air France et le dernier fut radié en 1949.

Francois Delasalle

BIOGRAPHIE ET RÉFÉRENCES :

Raymond Danel. *Émile Dewoitine, créateur des usines de Toulouse de l'Aérospatiale*. Éditions Larivière. 1982

Raymond Danel et Jean Cumy. *Les avions Dewoitine*. Éditions Larivière. 1982.

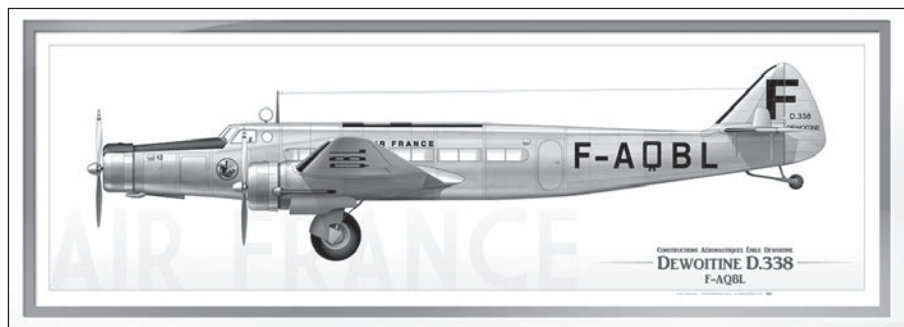
Georges Bacrabère. *Toulouse terre d'envol*. Privat. 1966.

Revue le Fana de l'Aviation. Divers numéros.

Le moniteur de l'Aéronautique. Divers numéros.

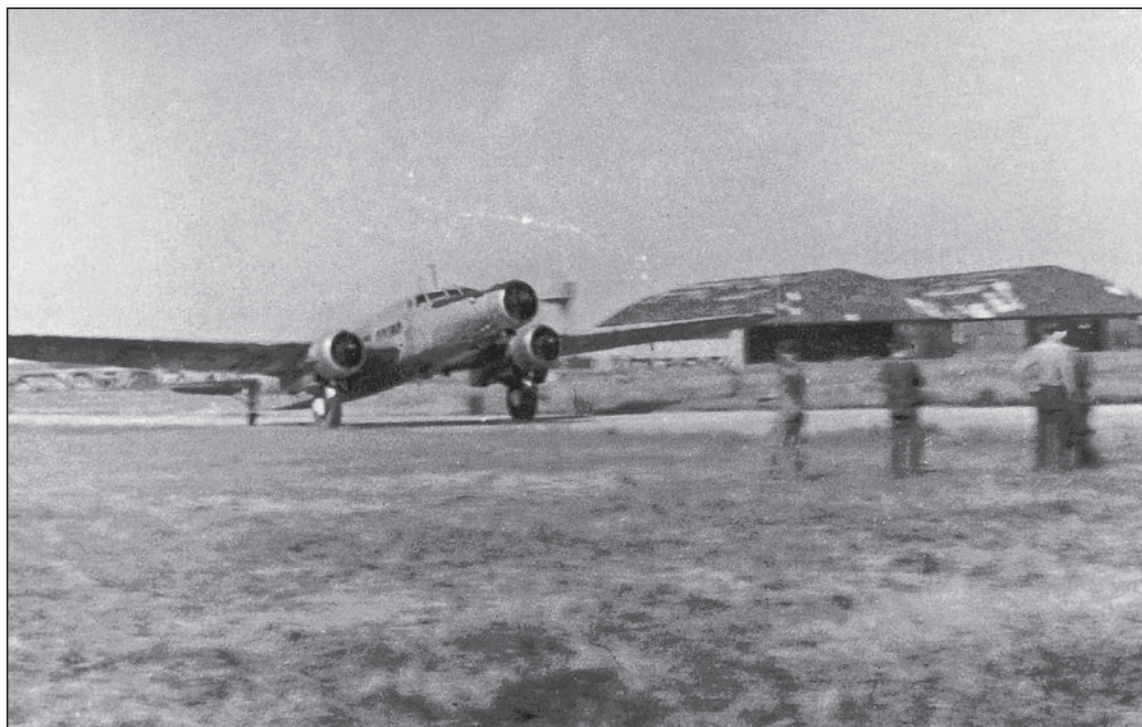
Archives du Musée de l'air au Bourget.

Collection personnelle.



Blagnac et le Dewoitine 338

Le D 338 a été avant tout un avion toulousain.



Le D 338 a été avant tout un avion toulousain. En effet il a été conçu à Toulouse par Émile Dewoitine, il a été fabriqué à Toulouse, aux ateliers Saint-Éloi et à ceux de Montaudran, et il a été mis au point et essayé en vol à partir de l'aérodrome voisin de Franczal sous la responsabilité du pilote d'essai toulousain Marcel Doret. Par contre surtout du fait de la guerre 1939-1945 il n'a, finalement, eu que très peu de rapports avec l'aéroport de Blagnac.

Bien sûr, on a pu admirer le "Clémence Isaure" prototype du

▲
**Le D 338 près du
hangar double
tonneau
de Blagnac 1
(récemment rasé)
le 3 novembre
1945**

D 338 lors du meeting de 1937, mais l'aérodrome n'était encore qu'à l'état de projet ⁽¹⁾. Et les vols d'Air France en direction de l'Afrique du Nord ou de l'Afrique noire se faisaient à partir de Franczal. Lorsque Blagnac a été en mesure de recevoir des appareils, on était en 1939. Il est alors devenu terrain militaire essentiellement consacré à la réception des avions de chasse D 520 dont l'armée de l'air avait un besoin urgent. C'est donc occasionnellement que quelques-uns des D 338 réquisitionnés par l'armée ont décollé de Blagnac pour se rendre en mission en Algérie, Tunisie, Maroc, A O F ou Syrie. Sous le régime de Vichy, la liaison Marseille/Toulouse/Vichy a fonctionné jusqu'à l'occupation de la Zone libre, mais c'était encore Franczal qui accueillait les trimoteurs ⁽²⁾. À la fin de la guerre, le Dewoitine 338 a assuré jusqu'en 1946-1947 des vols entre la France et l'Afrique à partir de l'aéroport de Blagnac, enfin rendu au transport civil ⁽³⁾.

Lucien Alemanni

NOTES :

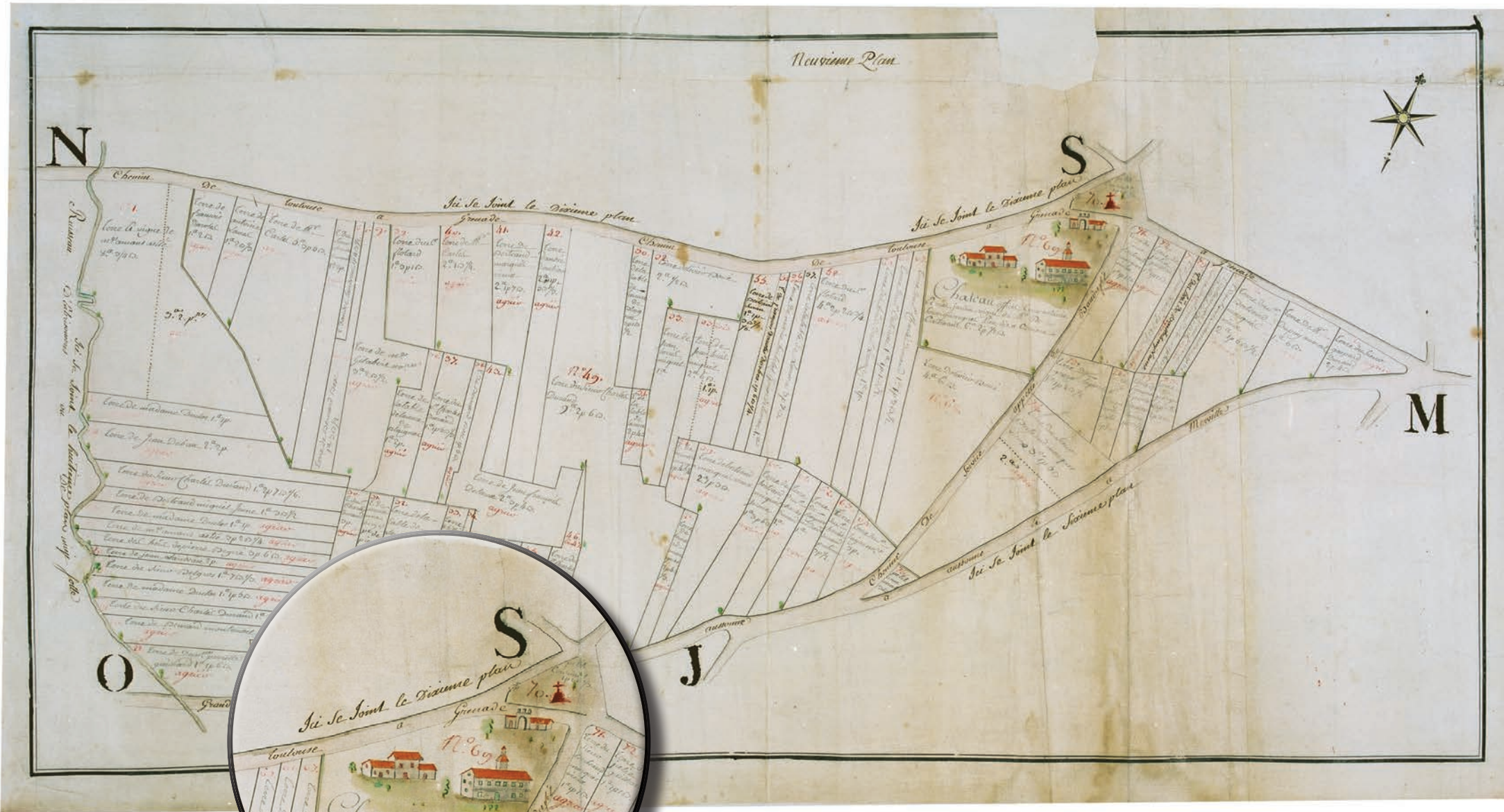
⁽¹⁾ Voir article "Germaine Chaumel regard, témoignages sur les années 1935-1950"

⁽²⁾ Revue "Le Fana de l'Aviation" n° 235/236/457

⁽³⁾ Voir l'article de Jeannette Weidknet "Naissance de l'aérodrome" revue BQH n° 26

Douzième plan





Neuvième plan